

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

MEMOIRES

D UN

AIDE DE CAMP DE L'EMPEREUR NAPOLEON I^{er}

MES COMPAGNONS,

J'ENTREPRENDS de tracer l'histoire de la Grande-Armée et de son chef pendant l'année 1812 !

J'adresse ce tableau à ceux d'entre vous que les glaces du Nord ont désarmés, et qui ne peuvent plus servir la patrie que par les souvenirs de leurs malheurs et de leur gloire ! Arrêtés dans votre noble carrière, vous existez plus encore dans le passé que dans le présent ; mais quand les souvenirs sont si grands, il est permis de ne vivre que de souvenirs. Je ne craindrai donc pas, en vous rappelant le plus funeste de vos faits d'armes, de troubler un repos si chèrement acheté. Qui de nous ignore que, du sein de son obscurité, les regards de l'homme déchu se tournent involontairement vers l'éclat de son existence passée, même lorsque cette lueur brille sur

l'écueil où se brisa sa fortune, et quand elle éclaire les débris du plus grand des naufrages ?

Moi-même, je l'avouerai, un sentiment irrésistible me ramène sans cesse vers cette désastreuse époque de nos malheurs publics et privés. Je ne sais quel triste plaisir ma mémoire trouve à contempler et à reproduire les traces douloureuses que tant d'horreurs lui ont laissées. L'âme aussi est-elle donc fière de ses profondes et nombreuses cicatrices ? se plaît-elle à les montrer ? est-ce une possession dont elle doive s'enorgueillir ? ou plutôt, après le désir de connaître, son premier besoin serait-il de faire partager ses sensations ? Sentir et faire éprouver, sont-ce là les plus puissants mobiles de notre âme ?

Mais enfin, quelle que soit la cause du sentiment qui m'entraîne, je cède au besoin de retracer toutes les émotions que j'ai éprouvées dans le cours de cette funeste guerre. Je veux occuper mes loisirs à démêler, à rassembler avec ordre, et à résumer mes souvenirs épars et confondus. Compagnons, j'invoque aussi les vôtres ! ne laissez pas se perdre de si grands souvenirs, achetés si cher, et qui sont pour nous le seul bien que le passé laisse à l'avenir. Seuls contre tant d'ennemis, vous tombâtes avec plus de gloire qu'ils ne se relevèrent. Sachez donc être vaincus sans honte ! Relevez ces nobles fronts, sillonnés de toutes les foudres de l'Europe ! N'abaissez pas ces yeux qui ont vu tant de capitales soumises, tant de rois vaincus ! Le sort vous devait sans doute un

plus glorieux repos ; mais, quel qu'il soit, il dépend de vous d'en faire un noble usage. Dicter à l'histoire vos souvenirs ; la solitude et le silence du malheur sont favorables à ses travaux ; et qu'enfin la vérité, toujours présente aux longues nuits de l'adversité, éclaire des veilles qui ne soient pas infructueuses !

Pour moi, j'userai du privilège, tantôt cruel, tantôt glorieux, de dire ce que j'ai vu ; j'en retracerai, peut-être avec un soin trop scrupuleux, jusqu'aux moindres détails. Mais j'ai cru que rien n'était minutieux dans ce prodigieux génie et dans ces faits gigantesques, sans lesquels nous ne saurions pas jusqu'où peut aller la force, la gloire, et l'infortune de l'homme !

Depuis 1807 l'intervalle entre le Rhin et le Niémen se trouvait franchi ; ces deux fleuves étaient devenus rivaux. Par ses concessions à Tilsitt, aux dépens de la Prusse, de la Suède et de la Turquie, Napoléon n'avait gagné qu'Alexandre. Ce traité était le résultat de la défaite de la Russie, et la date de sa soumission au système continental. Il attachait, chez les Russes, l'honneur, compris par quelques-uns, et l'intérêt, que tous comprennent.

Par le système continental Napoléon avait déclaré une guerre à mort aux Anglais ; il y attachait son honneur son existence politique, et celle de la France. Ce système repoussait du continent toutes les marchandises, ou anglaises, ou qui avaient payé un droit quelconque à l'Angleterre. Il ne pouvait

réussir que par un accord unanime ; on ne devait l'espérer que d'une domination unique et universelle.

D'ailleurs la France s'était aliéné les peuples par ses conquêtes, et les rois par sa révolution et sa dynastie nouvelle. Elle ne pouvait plus avoir d'amis ni de rivaux, mais seulement des sujets ; car les uns eussent été faux, et les autres implacables : il fallait donc que tous lui fussent soumis, ou elle à tous !

A quelque hauteur qu'il eût élevé le trône du sud et de l'ouest de l'Europe, Napoléon apercevait le trône septentrional d'Alexandre, prêt encore à le dominer par sa position éternellement menaçante. Sur ces sommets glacés de l'Europe, d'où jadis s'étaient précipités tant de flots barbares, il voyait se former tous les éléments d'un nouveau débordement. Jusque-là l'Autriche et la Prusse avaient été des barrières suffisantes ; mais lui-même les avait renversées ou abaissées. Il restait donc seul en présence, et seul le défenseur de la civilisation, de la richesse et de toutes les jouissances des peuples du Sud, contre la rudesse ignorante, contre les désirs avides des peuples pauvres du Nord, et contre l'ambition de leur empereur et de sa noblesse.

Il était évident que la guerre seule pouvait décider de ce grand débat, de cette grande et éternelle lutte du pauvre contre le riche ; et cependant, de notre côté, cette guerre n'était ni européenne ni même nationale. L'Europe y marchait à contre-cœur,

parce que le but de cette expédition était d'ajouter aux forces de celui qui l'avait conquise. La France, épuisée, voulait du repos ; ses grands, qui formaient la cour de Napoléon, s'effrayaient de ce redoublement de guerre, de la dispersion de nos armées de Cadix à Moscou ; et, tout en concevant la nécessité à venir de ce grand débat, l'urgence ne leur en était pas démontrée.

Mais l'Empereur, entraîné par sa position, et poussé par son caractère entreprenant, se remplit du vaste projet de rester seul maître de l'Europe, en écrasant la Russie et en lui arrachant la Pologne. Il le contenait avec tant de peine, que déjà il commençait à lui échapper de toutes parts. Les immenses préparatifs que nécessitait une si lointaine entreprise, ces amas de vivres et de munitions, tous ces bruits d'armes, de chariots, et des pas de tant de soldats, ce mouvement universel, ce cours majestueux et terrible de toutes les forces de l'Occident contre l'Orient, tout annonçait à l'Europe que ses deux colosses étaient près de se mesurer.

Pour atteindre la Russie, il fallait dépasser l'Autriche, traverser la Prusse, et marcher entre la Suède et la Turquie : une alliance offensive avec ces quatre puissances était donc indispensable. L'Autriche était soumise à l'ascendant de Napoléon, et la Prusse à ses armes ; il n'eut qu'à leur montrer son entreprise : l'Autriche s'y précipita d'elle-même ; il y poussa facilement la Prusse. Enlacée dans un réseau de fer, par le traité du 24 février 1812, elle

se résigna à mettre vingt à trente mille hommes et la plupart de ses forteresses et de ses magasins à la disposition de l'armée française.

Néanmoins, l'Autriche s'y jeta sans aveuglement. Située entre les deux colosses du Nord et de l'Ouest, elle se plut à les voir aux prises ; elle espéra qu'ils s'affaibliraient mutuellement, et que sa force s'accroîtrait de leur épuisement. Le 14 mars 1812 elle promit trente mille hommes à la France ; mais elle leur prépara en secret de prudentes instructions. Elle obtint une promesse vague d'agrandissement pour indemnité de ses frais de guerre, et se fit garantir la possession de la Gallicie. Toutefois elle admit la possibilité, à venir, de la cession d'une partie de cette province au royaume de Pologne ; elle eût reçu en dédommagement les provinces illyriennes : l'article 6 du traité secret en fait foi.

Ainsi le succès de la guerre ne dépendit pas de la cession de la Gallicie, et des ménagements qu'imposait la jalousie autrichienne pour cette possession. Napoléon aurait donc pu, dès son entrée à Vilna, proclamer ouvertement la libération de toute la Pologne, au lieu de tromper son attente, de l'étonner, de l'attiédir par des paroles incertaines.

C'était là pourtant un de ces points saillants qui, dans toute affaire de politique comme de guerre, sont décisifs, auxquels tout se rattache, et sur lesquels il faut s'opiniâtrer. Mais, soit que Napoléon comptât trop sur l'ascendant de son génie, sur la force de son armée, et sur la faiblesse d'Alexandre, ou

qu'envisageant ce qu'il laissait derrière lui, il crût une guerre si lointaine trop dangereuse à faire lentement et méthodiquement ; soit, comme lui-même va le dire, incertitude sur le succès de son entreprise, il négligea de proclamer la libération du pays qu'il venait affranchir ou n'osa point encore s'y décider.

Il négligea même de nettoyer les provinces polonaises du sud des faibles armées ennemies qui contenaient leur patriotisme, et de s'assurer, par leur insurrection, fortement organisée, une base solide d'opération. Accoutumé aux voies courtes, à des coups de foudre, il voulut s'imiter lui-même, malgré la différence des lieux et des circonstances ; car telle est la faiblesse de l'homme, qu'il se conduit toujours par imitation, ou des autres, ou de lui-même ; c'est-à-dire, dans ce dernier cas, celui des grands hommes, par l'habitude, qui n'est qu'une imitation de soi-même ; aussi est-ce par leur côté le plus fort que ces hommes extraordinaires périssent !

Celui-ci s'en remit au destin des batailles. Il s'était préparé une armée de six cent cinquante mille hommes : il crut que c'était avoir assez fait pour la victoire. Il attendit tout d'elle. Au lieu de tout sacrifier pour arriver à cette victoire, c'est par elle qu'il voulut arriver à tout : il s'en servit comme d'un moyen, quand elle devait être son but. Elle n'était déjà que trop nécessaire. Mais il lui confia tant d'avenir, il la surchargea d'une telle responsabilité, qu'il la fit pressante et indispensable.

De là sa précipitation pour l'atteindre, afin de sortir d'une position si critique.

Au reste, qu'on ne se presse point de juger un génie aussi grand et aussi universel ! Bientôt on l'entendra lui-même ; on verra combien de nécessités l'entraînèrent, et qu'en admettant même que la rapidité de son expédition ait été téméraire, le succès l'aurait vraisemblablement couronnée, si l'affaiblissement précoce de sa santé n'eût point ôté aux forces physiques de ce grand homme une partie de la vigueur qu'avait conservée son esprit.

Ces deux traités avec l'Autriche et la Prusse ouvraient à Napoléon le chemin de la Russie ; mais, pour pénétrer dans les profondeurs de cet empire, il fallait encore s'assurer de la Suède et de la Turquie.

Toutes les combinaisons militaires s'étaient tellement agrandies, qu'il ne s'agissait plus, pour tracer un plan de guerre, de considérer la configuration d'une province, celle d'une chaîne de montagnes, ou le cours d'un fleuve. Quand des souverains tels qu'Alexandre et Napoléon se disputaient l'Europe, c'était la position générale et relative de tous les empires qu'il fallait embrasser d'un coup d'œil universel ; ce n'était plus sur des cartes particulières, mais sur le globe entier que leur politique devait tracer ses plans guerriers !

Or la Russie est maîtresse des hauteurs de l'Europe ; ses flancs sont appuyés aux mers du nord et du sud. Son gouvernement ne peut que difficile-

ment être acculé et forcé à composer, dans un espace presque imaginaire, dont la conquête exigerait de longues campagnes, auxquelles son climat s'oppose. Il en résulte que, sans le concours de la Turquie et de la Suède, la Russie est moins attaquable. C'était donc avec leur secours qu'il fallait la surprendre, attaquer au cœur cet empire dans sa moderne capitale, tourner au loin, en arrière de sa gauche, sa grande armée du Niémen, et non pas brusquer seulement des attaques sur une partie de son front, dans des plaines où l'espace empêche le désordre, et laisse toujours mille chemins ouverts à la retraite de cette armée,

Aussi les plus simples dans nos rangs s'attendaient-ils à apprendre la marche combinée du Grand Visir vers Kief, et celle de Bernadotte en Finlande. Déjà huit monarques étaient rangés sous les drapeaux de Napoléon ; mais les deux souverains les plus intéressés à sa querelle manquaient encore à son commandement. Il était digne du grand Empereur de faire marcher toutes les puissances, toutes les religions de l'Europe à l'accomplissement de ses grands desseins. Alors leur succès était assuré ; et si la voix d'un nouvel Homère eût manqué à ce roi de tant de rois, la voix du dix-neuvième siècle, devenu le grand siècle, l'aurait remplacé ; et ce cri d'étonnement d'un âge entier, pénétrant et traversant l'avenir, aurait retenti, de génération en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée !

Tant de gloire ne nous était pas réservée.

Qui de nous, dans l'armée française, ne se souvient de son étonnement, au milieu des champs russes, à la nouvelle des funestes traités des Turcs et des Suédois avec Alexandre, et comme alors nos regards inquiets se tournèrent vers notre droite découverte, vers notre gauche affaiblie, et sur notre retraite menacée ?

L'Empereur des Français, à la tête de plus de six cent mille hommes, et déjà engagé trop avant, espéra que sa force déciderait de tout ; qu'une victoire sur le Niémen, trancherait toutes ces difficultés diplomatiques qu'il méprisa trop peut-être ; qu'alors tous les princes de l'Europe, forcés de reconnaître son étoile, s'empresseraient de rentrer dans son système, et qu'il entraînerait dans son tourbillon tous ces satellites !

Le 9 mai 1812, Napoléon, jusque-là toujours triomphant, sort d'un palais où il ne devait plus rentrer que vaincu !

De Paris à Dresde, sa marche fut un triomphe continuel. Vaincus et soumis, les Allemands, soit amour-propre, soit penchant pour le merveilleux, étaient tentés de voir dans Napoléon un être surnaturel. Étonnés, comme hors d'eux-mêmes, et emportés par le mouvement universel, ces bons peuples s'efforçaient d'être de bonne foi ce qu'il fallait paraître.

Ils vinrent border la longue route que suivait l'Empereur. Leurs princes quittèrent leurs capitales et remplirent les villes où devait s'arrêter quelque

instants cet arbitre de leurs destins. L'Impératrice et une cour nombreuse suivaient Napoléon ; il marchait aux terribles chances d'une guerre lointaine et décisive, comme on en revient vainqueur et triomphant. Ce n'était pas ainsi que jadis il avait coutume de se présenter au combat.

Il avait souhaité que l'empereur d'Autriche, plusieurs rois, et une foule de princes, vinsent à Dresde sur son passage ; son désir fut satisfait ; tous accoururent, les uns guidés par l'espoir, d'autres poussés par la crainte ; pour lui, son motif fut de s'assurer de son pouvoir, de le montrer et d'en jouir.

Dans ce rapprochement avec l'antique maison d'Autriche, son ambition se plut à montrer à l'Allemagne une réunion de famille. Il pensa que cette assemblée brillante de souverains contrasterait avec l'isolement du prince russe ; qu'il s'effrayerait peut-être de cet abandon général. Enfin cette réunion de monarques coalisés semblait déclarer que la guerre de Russie était européenne.

Là, il était au centre de l'Allemagne, lui montrant son épouse, la fille des Césars, assise à ses côtés. Des peuples entiers s'étaient déplacés pour se précipiter sur ses pas : riches et pauvres, nobles comme plébéiens, amis et ennemis, tous accouraient. On voyait leur foule curieuse, attentive, se presser dans les rues, sur les routes, dans les places publiques ; ils passaient des jours, des nuits entières, les yeux fixés sur la porte et sur les fenêtres de son palais. Ce n'est point sa couronne, son rang, le luxe de sa

Cour, c'est lui seul qu'ils viennent de contempler ; c'est un souvenir de ses traits qu'ils cherchent à recueillir : ils veulent pouvoir dire à leurs compatriotes, à leurs descendants moins heureux, qu'ils ont vu Napoléon !

Sur les théâtres, des poètes s'abaissèrent jusqu'à le diviniser : ainsi des peuples entiers étaient ses flatteurs !

Son lever offrait un spectacle encore plus remarquable ! Des princes souverains y vinrent attendre l'audience du vainqueur de l'Europe ; ils étaient tellement mêlés à ses officiers, que souvent ceux-ci s'avertissaient de prendre garde, et de ne point froisser involontairement ces nouveaux courtisans, confondus avec eux. Ainsi la présence de Napoléon faisait disparaître les différences : il était autant leur chef que le nôtre. Cette dépendance commune semblait tout niveler autour de lui. Alors peut-être l'orgueil militaire, mal contenu, de plusieurs généraux français, choqua ces princes ; on se croyait élevé jusqu'à eux ; car enfin quels que soient la noblesse et le rang du vaincu, le vainqueur est son égal.

Cependant les plus sages d'entre nous s'effrayaient : ils disaient, mais sourdement, qu'il fallait se croire surnaturel pour tout dénaturer et déplacer ainsi, sans crainte d'être entraîné soi-même dans ce bouleversement universel. Ils voyaient ces monarques quitter le palais de Napoléon, l'œil et le sein gonflés des plus amers ressentiments. Ils croyaient les en-

tendre, la nuit, seuls avec leurs ministres, faisant sortir de leurs cœurs cette multitude de chagrins qu'ils avaient dévorés. Tout avait aigri leur douleur ! Qu'elle était importune cette foule qu'il leur avait fallu traverser, pour parvenir à la porte de leur superbe dominateur ! et cependant la leur restait déserte ; car tout, même leurs peuples, semblait les trahir. En proclamant son bonheur, ne voyait-on pas qu'on insultait à leur infortune ? Ils étaient donc venus à Dresde pour relever l'éclat du triomphe de Napoléon ! car c'était d'eux qu'il triomphait ainsi : chaque cri d'admiration pour lui étant un cri de reproche contre eux ; sa grandeur étant leur abaissement ; ses victoires, leurs défaites !

Ils répandaient sans doute ainsi leur amertume, et chaque jour la haine se creusait dans leur sein de plus profondes demeures. On vit d'abord un prince se soustraire à cette pénible position par un départ précipité. L'impératrice d'Autriche, dont le général Bonaparte avait dépossédé les aïeux en Italie, se distinguait par son aversion, qu'elle déguisait vainement : elle lui échappait par de premiers mouvements que saisissait Napoléon, et qu'il domptait en souriant ; mais elle employait son esprit et sa grâce à pénétrer doucement dans les cœurs pour y semer la haine.

L'Impératrice de France augmenta involontairement cette funeste disposition. On la vit effacer sa belle-mère par l'éclat de sa parure ; si Napoléon exigeait plus de réserve, elle résistait, pleurait même,

et l'Empereur cédaît, soit attendrissement, soit fatigue, ou distraction. On assure encore que, malgré son origine, il échappa à cette princesse de mortifier l'amour-propre allemand par des comparaisons peu mesurées, entre son ancienne et sa nouvelle patrie. Napoléon l'en grondait, mais doucement : ce patriotisme qu'il avait inspiré lui plaisait ; il croyait réparer ces imprudences par des présents.

Cette réunion ne put donc que froisser beaucoup de sentiments. Napoléon, s'étant efforcé de plaire, pensa les avoir satisfaits ; en attendant à Dresde le résultat des marches de son armée, dont les nombreuses colonnes traversaient encore les terres des alliés, il s'occupa surtout de sa politique.

Le général Lauriston, ambassadeur de France à Pétersbourg, reçut l'ordre de demander à l'empereur russe qu'il l'autorisât à venir lui communiquer à Vilna des propositions définitives. Le général Narbonne, aide de camp de Napoléon, partit pour le quartier impérial d'Alexandre, afin d'assurer ce prince des dispositions pacifiques de la France, et pour l'attirer, dit-on, à Dresde. L'archevêque de Malinés fut envoyé pour diriger les élans du patriotisme polonais. Le roi de Saxe s'attendait à perdre le Grand-Duché ; il fut flatté de l'espoir d'une indemnité plus solide.

Cependant, dès les premiers jours, on s'était étonné de n'avoir point vu le roi de Prusse grossir la cour impériale ; mais bientôt l'on apprit qu'elle lui était comme interdite. Ce prince s'effraya d'autant

plus qu'il avait moins de torts. Sa présence devait embarrasser. Toutefois, encouragé par Narbonne, il se décide à venir. On annonce son arrivée à l'Empereur ; celui-ci, irrité, refuse d'abord de le recevoir : « Que lui veut ce prince ! N'était-ce pas assez de
« l'importunité de ses lettres et de ses réclamations
« continuelles ? Pourquoi vient-il encore le persé-
« cuter de sa présence ? Qu'a-t-il besoin de lui ? » Mais Duroc insiste : il rappelle le besoin que Napoléon a de la Prusse contre la Russie, et les portes de l'Empereur s'ouvrent au monarque. Il fut reçu avec les égards que l'on devait à son rang suprême. On accepta les nouvelles assurances de son dévouement, dont il donna des preuves multipliées.

On dit qu'alors on lui fit espérer la possession des provinces russes allemandes, que ses troupes devaient être chargées d'envahir. On assure même qu'après leur conquête, il en demanda l'investiture à Napoléon. On a dit encore, mais vaguement, que Napoléon laissa le prince royal de Prusse prétendre à la main de l'une de ses nièces. C'était là le prix des services que lui rendrait la Prusse dans cette nouvelle guerre. Il allait, disait-il, l'essayer. Ainsi Frédéric, devenu l'allié de Napoléon, pourrait conserver une couronne affaiblie ; mais les preuves manquent pour affirmer que cette union séduisit le roi de Prusse, comme l'espoir d'une alliance pareille avait séduit le prince d'Espagne.

Cependant Napoléon attendait encore le résultat des négociations de Lauriston et du général Nar-

bonne. Il espérait vaincre Alexandre par le seul aspect de son armée réunie, et surtout par l'éclat menaçant de son séjour à Dresde. A Posen, quelques jours après, lui-même en convint, quand il répondit au général Dessoles : « La réunion de
« Dresde n'ayant pas déterminé Alexandre à la
« paix, il ne faut plus l'attendre que de la guerre ! »

Au reste, ces pourparlers étaient, non seulement une tentative de paix, mais encore une ruse de guerre. Par eux, il espérait rendre les Russes, ou assez négligents pour se laisser surprendre dispersés, ou assez présomptueux, s'ils étaient réunis, pour oser l'attendre. Dans l'un ou l'autre cas, la guerre se serait trouvée terminée par un coup de main ou par une victoire. Mais Lauriston ne fut pas reçu. Pour Narbonne, il revint. « Il avait, dit-il,
« trouvé les Russes sans abattement et sans jac-
« tance. De tout ce que leur empereur lui avait
« répondu, il résultait qu'on préférait la guerre à
« une paix honteuse ; qu'on se garderait bien de
« s'exposer à une bataille contre un adversaire trop
« redoutable ; qu'enfin, on saurait se résoudre à
« tous les sacrifices, pour traîner la guerre en lon-
« gueur et rebuter Napoléon. »

Cette réponse, qui arrivait à l'Empereur au milieu du plus grand éclat de sa gloire, fut dédaignée. S'il faut tout dire, j'ajouterai qu'un grand seigneur russe avait contribué à l'abuser : soit erreur ou feinte, ce Moscovite avait su lui persuader que son souverain se rebutait devant les difficultés, et se

laissait facilement abattre par les revers. Malheureusement le souvenir des complaisances d'Alexandre à Tilsitt et à Erfurt confirma l'Empereur de France dans cette fausse opinion.

Il resta jusqu'au 29 mai à Dresde.

Enfin, impatient de vaincre les Russes et d'échapper aux hommages des Allemands, Napoléon quitte Dresde. Il ne reste à Posen que le temps nécessaire pour plaire aux Polonais. Il néglige Varsovie, où la guerre ne l'appelait pas assez impérieusement, et où il aurait retrouvé la politique. Il séjourne à Thorn pour y voir ses fortifications, ses magasins, ses troupes. Là, les cris des Polonais, que nos alliés pillent impitoyablement, et qu'ils insultent, se firent entendre. Napoléon adressa des reproches sévères au roi de Westphalie, même des menaces. Mais on sait qu'il les prodigue vainement ; que leur effet se perd au milieu d'un mouvement trop rapide ; que d'ailleurs, ainsi que tous les autres accès, ceux de sa colère sont suivis d'affaissement ; qu'alors rendu à sa douceur naturelle, il regrette et cherche même souvent à atténuer la peine qu'il a causée ; qu'enfin, lui-même peut se reprocher d'être la cause de ces désordres qui l'irritent : car, de l'Oder à la Vistule et jusqu'au Niémen, si les vivres sont suffisants et bien placés, les fourrages, moins portatifs, manquent. Déjà nos cavaliers ont été forcés de couper les seigles verts, et de dépouiller les maisons de leur toit de chaume pour en nourrir leurs chevaux. Il est vrai que tous ne s'en sont pas tenus là ;

mais quand un désordre est autorisé, comment défendre les autres ?

De Thorn, Napoléon descendit la Vistule, Graudentz était prussienne; il évite d'y passer. Cette forteresse importait à la sûreté de l'armée; un officier d'artillerie et des artificiers y furent envoyés; le motif apparent était d'y faire des cartouches, le motif réel resta secret, car la garnison prussienne était nombreuse; elle se tint sur ses gardes, et l'Empereur, qui avait passé outre, n'y songea plus.

Ce fut à Marienbourg que l'Empereur revit Davout. Soit fierté naturelle ou acquise, ce maréchal n'aimait à reconnaître pour son chef que celui de l'Europe. D'ailleurs son caractère est absolu, opiniâtre, tenace: il ne plie guère plus devant les circonstances que devant les hommes. En 1809 Berthier avait été son chef pendant quelques jours, et Davout avait gagné une bataille et sauvé l'armée en lui désobéissant. De là une haine terrible; pendant la paix elle s'augmenta, mais sourdement, car ils vivaient éloignés l'un de l'autre, Berthier à Paris, Davout à Hambourg; mais cette guerre de Russie les remit en présence.

Berthier s'affaiblissait. Depuis 1805, toute guerre lui était odieuse. Son talent était surtout dans son activité et dans sa mémoire. Il savait recevoir et transmettre, à toutes les heures du jour et de la nuit, les nouvelles et les ordres les plus multipliés. Mais dans cette occasion, il se crut en droit d'ordonner lui-même. Ces ordres déplurent à Davout.

Leur première entrevue fut une violente altercation; elle eut lieu à Marienbourg, où l'Empereur venait d'arriver, et devant lui.

Davout s'expliqua durement ; il s'emporta jusqu'à accuser Berthier d'incapacité ou de trahison. Tous deux se menacèrent ; et quand Berthier fut sorti, Napoléon, entraîné par le caractère naturellement soupçonneux du maréchal, s'écria : « Il m'arrive quelquefois de douter de la fidélité de mes
« plus anciens compagnons d'armes ; mais alors la
« tête me tourne de chagrin, et je m'empresse de
« repousser de si cruels soupçons. ! »

Pendant que Davout jouissait peut-être du dangereux plaisir d'avoir humilié son ennemi, l'Empereur se rendait à Dantzick, et Berthier, plein de vengeance, l'y suivit. Dès lors, le zèle, la gloire de Davout, ses soins pour cette nouvelle expédition, tout ce qui devait le servir commença à lui devenir contraire. Cette impression fâcheuse s'approfondit, elle eut des suites funestes : elle éloigna de sa confiance un guerrier hardi, tenace et sage, et favorisa son penchant pour Murat, dont la témérité flatta bien mieux ses espérances. Au reste, cette désunion entre ses grands ne déplaisait pas à Napoléon, elle l'instruisait ; leur accord l'eût inquiété.

De Dantzick l'Empereur se rendit, le 12 juin, à Kœnigsberg. Là se termina la revue de ses immenses magasins, et du deuxième point de repos et de départ de sa ligne d'opération. Des approvisionnements de vivres, énormes comme l'entreprise, y

étaient rassemblés. Aucun détail n'avait été négligé. Le génie actif et passionné de Napoléon était alors fixé tout entier sur cette partie importante, et la plus difficile, de son expédition. Il fut en cela prodigue de recommandations, d'ordres, d'argent même; ses lettres l'attestent. Les jours se passaient à dicter des instructions sur cet objet; la nuit il se relevait pour les répéter encore. Un seul général reçut, dans une seule journée, six dépêches de lui, toutes remplies de cette sollicitude.

Dans l'une, on remarque ces mots : « Pour des masses comme celles-ci, si les précautions ne sont pas prises, les montures d'aucun pays ne pourront suffire. » Dans une autre : « Il faut, dit-il, que tous les caissons puissent être employés, et chargés de farine, pain, riz, légumes et eau-de-vie, hormis ce qui est nécessaire pour les ambulances. Le résultat de tous mes mouvements réunira quatre cent mille hommes sur un seul point. Il n'y aura rien alors à espérer du pays, et il faudra tout avoir avec soi. » Mais d'une part, les moyens de transport furent mal calculés, et de l'autre, il se laissa emporter dès qu'il fut en mouvement.
